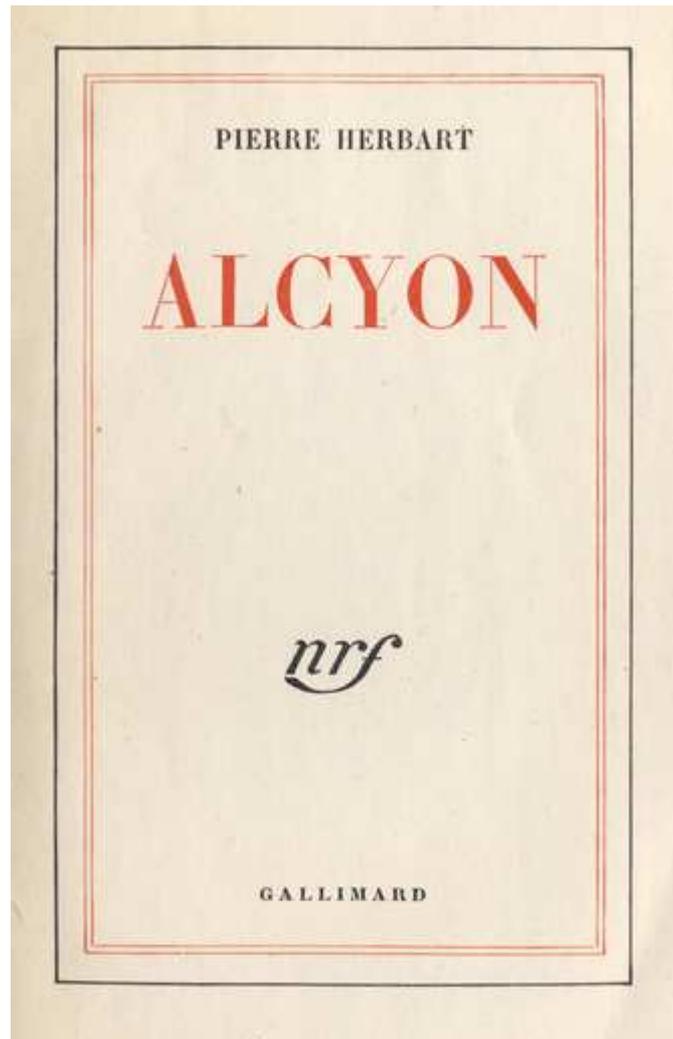


ALCYON

Pierre Herbart



Gallimard, 1945

« ... car les Poètes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant au paravant vagante, fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone ; mais Dieu a voulu que toute la mer fut arrestée, affermie et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, cependant que l'alcyon faict ses petits, qui est justement environ le solstice, le plus court jour de l'an ; et, par son privilège, nous avons sept jours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans danger. »

Montaigne

I

À la ferme de mon père, dans les Maures, le métayer avait obtenu de l'administration d'une colonie pénitentiaire voisine qu'elle lui confiât quelques jeunes détenus habitués aux travaux des champs. A leur contact j'acquis la notion, sinon de la faute, du moins du châtement. Presque toujours il me paraissait hors de proportion avec n'importe quel délit et les anecdotes de la maison de redressement qu'évoquaient parfois entre eux certains de nos pensionnaires éveillaient en moi un sentiment quasi frénétique de révolte et de désespoir.

Chez nous ces garçons jouissaient d'une liberté presque entière. La plupart d'entre eux étaient mieux doués que les petits paysans des environs. Mais c'est d'un seul que je veux parler.

Je ne sais plus quel méfait l'avait conduit au pénitencier de T. (il me semble qu'il s'agissait d'un vol de bicyclette ou de tout autre crime aussi insignifiant). Sans famille, il était condamné à attendre dans ce bagne sa majorité. D'où venait-il ? Qui était-il ? Peu importe. Ses geôliers, sans doute pour s'en débarrasser – car il passait pour irréductible – l'avaient remis entre les mains de notre métayer. J'ignore ce que ces messieurs auraient souhaité « réduire » chez ce garçon. Quant à moi, je n'ai jamais pu admettre l'idée que quelque chose dût changer en lui.

Il s'appelait Fabien, et ce nom que je n'avais vu porter par personne me semblait ne pouvoir appartenir qu'à lui. J'aurais voulu ne plus le quitter. Hélas, cette première année il n'acceptait qu'impatiemment ma compagnie. Combien j'enviais Rosolino (Lino-la-Rose ou Lino-le-pêcheur, comme on l'appelait) avec lequel il faisait équipe et qu'il ne quittait pas plus que son ombre. Quand je revins aux vacances suivantes, Lino était rentré chez lui et Fabien me dit qu'il attendait mon retour depuis des mois. Dès la première semaine il me confia ses intentions : il voulait s'enfuir. Je fus d'abord saisi de panique. Et puis je compris qu'il voulait que je l'accompagne. Mais comme il restait vague, son projet ! Seul le ton de Fabien était extraordinairement persuasif. Un soir, je le poussai à bout.

- Où irons-nous ? répétais-je. Il eut un rire étouffé.
- Dans un endroit où on n'ira sûrement pas nous chercher.
- Mais où, où ?

Il hésita.

- Je ne peux pas te le dire.
- Alors, je ne viens pas.

— Écoute, c'est ridicule. Aie confiance en moi !

Je veux savoir où nous irons.

— Écoute, je te le dirai. Mais jure-moi que tu accepteras...

— Je le jure.

— Eh bien, nous irons...

Fabien s'arrêta. Il me dévorait du regard comme pour épier à l'avance sur mon visage l'effet de sa confiance. Il baissa encore la voix :

— Nous irons... dans une île.

Je restai muet. À vrai dire ma surprise était si grande qu'elle ne laissait place à aucun autre sentiment.

— Une île ? dis-je enfin.

— Une île déserte, chuchota-t-il.

J'appris que l'idée venait de Lino-le-pêcheur. C'est lui qui avait parlé de l'île, lui qui proposait d'y conduire Fabien avec sa barque. Il la connaissait parfaitement pour avoir pêché plus de cent fois sur ses côtes. Autrefois elle avait eu quelques habitants. Aussi trouvait-on, près du rivage, un puits et des masures en ruines. Lino viendrait nous ravitailler chaque semaine.

— Qu'est-ce qu'il faut de plus ? demandait Fabien.

— J'ai de l'argent, suggérai-je, rêveur. Mais Fabien parut ne point s'en soucier.

Et après un silence, il ajouta à mi-voix, pour lui seul

— Une île...

Un soir de juillet – nous nous enfuîmes c'était en mil neuf cent quatorze.

Je revois le crépuscule d'un beau jour. Lino mouillait l'ancre de sa barque. Nous nagions doucement autour de lui.

— On dit qu'il, va y avoir la guerre, annonça Lino.

Fabien sourit en me regardant. Il leva son bras tout droit au-dessus de sa tête, se laissa couler. Ses mains saisirent mes chevilles, puis mes cuisses sous l'eau et il remonta brusquement.

— Nous n'avons pas l'âge de partir, dit-il. Nous sommes trop jeunes, affirma Lino.

Je tenais Fabien par les cheveux. Il se dégagea et nagea vers la crique.

— J'apporte de la rascasse, des palourdes ! cria Lino.

Fabien poussa ce grand cri de victoire qu'il lançait en jouant chaque fois qu'il avait triomphé.

Vite, nous allumâmes le feu.

Il y avait bien une heure difficile. C'était quand Lino, à la fin de la nuit, après avoir mangé et dormi près de nous, repartait pour quelques jours. Fabien et moi suivions la barque à la nage. Puis nous montions à bord souffler un peu. Et quand le soleil se levait, nous sautions à la mer pour rentrer.

À l'avance je redoutais cet instant – et pourtant, chaque fois qu'il arrivait, cela devenait tout simple. La chanson de Lino s'éloignait. De loin il nous criait des mots incompris, peut-être nécessaires mais que j'abandonnais au fil de l'eau. Pour mieux briser ce dernier lien je plongeais. Quelle joie de retrouver Fabien nageant à mes côtés et de reprendre pied ensemble sur l'île.

Notre maison, un cabanon au toit presque écroulé, était tout près de la plage. Des objets familiers traînaient, entièrement vidés de leur sens, de leur utilité... C'est là que nous parlâmes de cette guerre que Lino avait annoncée.

— D'abord je m'en fous, affirma Fabien.

— Il faudrait pourtant savoir, insinuai-je, si c'est vrai ou non.
Nous réfléchîmes un moment.

— On ne peut pas nier, commença Fabien.

Mais il s'interrompit :

— Tiens ! une casquette !

Il se leva pour aller cueillir au bord de l'eau un objet rond qu'il examina avec attention. C'était une casquette de marin en drap gros bleu, doublée de soie rouge, et dont la visière autrefois vernie était pliée par le milieu. Fabien fit le geste de l'essayer avant de la lancer à toute volée dans la mer. Elle plana, parut prendre son vol.

— Mangeons, j'ai faim, dit-il, en se rasseyant près de moi.

À midi la casquette était revenue là, posée sur le sable avec sa doublure rouge que l'eau salée décolorait et sa visière cassée. Sa vue me fut désagréable.

Ainsi les heures passaient, rapides. Mais le soir... De notre île il faisait une terre en détresse. Était-ce l'ombre, le silence après le jour plein de cigales ou le secret frisson tout proche ? Une vaine inquiétude m'oppressait.

Fabien, couché tout au bord de la mer, laissait flotter sa main dans la première vague. Il se levait à demi, marchait sur les genoux dans l'eau, les bras étendus, prenait son élan pour plonger, reparaissait, plongeait de nouveau. Enfin il nageait vers le large, rudement, comme on quitte à toutes brasses les abords d'un vaisseau naufragé. J'écoutais le battement de ses bras. Le silence se faisait. J'étais seul. Avec quelle appréhension tournais-je alors les yeux vers notre île. Il me semblait toujours qu'un spectacle insolite m'y attendît. Mais non. Les bois, de plus en plus, s'enfonçaient dans l'ombre. Le cri d'une chouette ou d'un crapaud donnait le signal d'une sourde rumeur qui s'enflait bientôt jusqu'à devenir la voix mime de cette terre. D'être nu je me sentais vulnérable. Je me hâtai de me vêtir avant d'entrer sous les pins. Souvent j'avais envie d'allumer un feu. Mais je craignais de me désigner – à quels regards ? J'avais beau essayer d'écarter cette menace, elle ne cédait pas. Plus tard, son incompréhensible évanouissement m'emplissait d'un nouveau malaise.

Fabien rentrait. Le sable dont il aimait à couvrir sa peau humide lui donnait l'air d'un monstre marin. Il vivait. Ce n'était pas un triton mort que la mer m'avait rendu. Il parlait :

— Tu as remarqué, ce soir ?

— Quoi ?

Il désignait les arbres derrière nous

— Je ne sais pas, tout cela, notre île... Il faudrait peut-être s'en aller ?

Il murmura des mots indistincts.

— Quoi ? Qu'as-tu dit ?

Il ne répondit point.

Je préparais nos couvertures pendant que Fabien, debout, faisait tomber en poussière, du dos de la main, sa mince cuirasse de sable. Dans notre antre, rien ne pouvait nous atteindre. Nous parlions fort tard. Une nuit Fabien me raconta une aventure que je ne me lassai pas dans la suite de lui faire redire. C'était devenu un rite. Questions et réponses se suivaient en formules invariables :

— « Où était-ce, Fabien » ? — À Naples », — « Quand » ? — « J'avais quatorze ans »... — « Alors il y a deux ans » ? — « Oui ».

Mais je voudrais retrouver les mots mêmes de Fabien, la première fois.

Tu te rappelles la femme de Fiesole ? commença-t-il. Il voulait parler d'une photographie que nous avait montrée à la ferme un petit vagabond italien.

— Eh bien, quoi ?

— Je crois que je l'ai connue...

— Toi ?

— C'est quand j'étais à Naples. Je jouais sur le port avec d'autres.

— À quoi jouais-tu ?

— À lancer un poignard contre une palissade.

— Tu étais habillé comment ?

— C'était en semaine. J'avais mon pantalon bleu et mon tricot. J'étais déjà fort, presque aussi grand que maintenant. Tout à coup elle m'a pris le couteau des mains...

— Tu disais un poignard ?

— C'est la même chose. Elle a voulu le lancer, mais elle a raté. Les autres riaient. Elle m'a dit : « Viens avec moi. » Je l'ai suivie.

— Elle était belle ?

— Tu as vu la photo...

— Tu n'étais pas étonné

— Non. Je la suivais comme ça. Je croyais qu'elle voulait voir la ville. Elle m'a attendu pour me prendre le bras comme à un homme. J'ai rougi. Je sentais qu'elle caressait ma manche tout doucement. Je n'osais pas la regarder. Alors je me suis mis à parler.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je ne sais plus. J'ai parlé du poignard. Elle me guidait. À la fin, tout de même, j'ai répondu et je me suis mis à rougir si fort que les gens me regardaient. Mon bras pendait comme un bout de bois. Je n'osais plus tourner la tête ni rien.

— Ça a duré longtemps ?

— ... À la fin elle a dit : « Nous allons chez moi. » Alors, figure-toi, je me suis mis à trembler.

— Tu avais peur ?

— Non. C'était l'impatience, je ne sais pas... J'essayais de me raidir. Si je m'étais laissé aller, j'aurais claqué des dents. Elle parlait. Je regardais droit devant moi ou les vitrines. De toutes mes forces à travers ma poche, je me pinçais la cuisse. Je ne voyais plus rien. Je me suis retrouvé assis dans une chambre, devant une terrasse. La pièce était pleine de malles, de valises, avec une pile de manteaux sur une chaise. Elle allait et venait, elle accrochait des étiquettes aux bagages, sans s'occuper de moi. J'étais un peu plus calme je la suivais des yeux.

Ici Fabien s'arrêta.

— Alors ? demandai-je à voix basse.

— C'est le moment terrible, murmura-t-il.

Tous deux nous retînmes notre souffle.

— Alors elle s'est approchée et m'a dit... et m'a dit...

— Elle t'a dit quoi ?

— Non, laisse. Elle m'a dit (et la voix de Fabien prit une étrange douceur) elle m'a dit « Mets-toi nu. »

Quelle panique dans mon cœur la première fois que, de ses lèvres tremblantes, j'entendis ces mots. Maintenant encore il me semble les entendre et le ciel s'ouvre et je roule dans le même désespoir où sa voix m'avait plongé. Mais le rire de Fabien me réveille. C'en est fait Tout recommence. — « Où était-ce, Fabien ? » — « À Naples ».

— « Non, après... Mets-toi nu — et puis ? »

Et puis elle a joint les mains. Je savais que je ne voulais pas lui résister. Mais je me voyais commencer et le serrais les dents. Enfin brusquement je me suis baissé, j'ai enlevé mes espadrilles. Heureusement, j'étais nu sous mon maillot. Cela m'était égal ensuite. J'ai tout arraché. C'était fini. Je l'ai regardée...

— Tu étais comme maintenant, Fabien ? Pas un peu maigre ou... mal formé ?

— J'étais plus petit, mais le même. (Il rit) J'avais déjà...

— Et elle, elle ?

— Rien, elle me regardait.

— Tu ne crois pas que...

— Non, c'est autre chose qu'elle cherchait.

— Quoi ?

Fabien haussa les épaules. Nous nous tûmes longtemps, rêvant chacun pour soi.

— À un moment, reprit Fabien, elle a froncé les sourcils en voyant une tache rouge sur ma peau à l'endroit où je m'étais pincé. « Qu'est-ce ? » disait-elle. Je lui ai expliqué. Elle a changé de figure et du bout des doigts, doucement, elle a touché cette place.

— Tu as dû frissonner ?

— Alors elle s'est agenouillée, elle a posé sa bouche, dessus, là...

Nous restâmes immobiles et muets. Déjà c'était le point du jour.

— Je sais ce qu'elle voulait, dis je enfin. Sans répondre Fabien se couvrit pour dormir. L'aube est froide.

Depuis quelques semaines, Lino venait nous voir moins souvent. Décidément il y avait la guerre. Il racontait des histoires de sous-marins, affirmait que notre île allait servir de base de manœuvre à la flotte.

— Et alors... concluait-il.

— On se cachera dans le bois, disait Fabien.

— Tu ne comprends donc pas qu'ils tireront partout ?

Fabien haussait les épaules. Mais Lino s'entêtait.

— Et puis, comment ferai-je pour venir, moi ? Alors vous crèverez de faim.

Cette perspective ne nous effrayait guère.

Il y a des pommes de terre pour trois mois, constatait Fabien.

Pourtant, à chaque visite, Lino reprenait l'antienne.

— S'il arrivait quelque chose, vous pourriez toujours aller chez les moines, dit-il une fois.

— Chez les moines ?

— Enfin je veux dire au monastère.

— Quel monastère ?

Lino secoua impatiemment la tête,

— Le monastère qui est là-bas dans l'île. D'un geste vague il montrait le nord

— De l'autre côté...

— Mais est-ce qu'il y a des moines ? demanda Fabien, la voix rauque.

Lino éclata de rire.

— Mais non. Puisque tout est brûlé. Ça fait tout de même des ruines, ajouta-t-il d'un ton sentencieux, on peut se cacher.

Le silence qui suivit me parut lourd. Je vis que Fabien avalait sa salive avec peine.

— Elle m'étonne, ton histoire ! lança-t-il.

— Tu en verras d'autres ! répondit Lino.

La violence qui affleurait sous leurs paroles s'effaça presque tout de suite. Fabien se mit à préparer le souper. Lino l'aidait de son mieux. Moi seul, troublé, restais sans rien faire.

— Dis-moi, commençai-je, ce couvent il y a longtemps qu'il a brûlé ?

Lino fit une grimace expressive. Sans doute allait-il répondre, quand d'une voix haute, vibrante, Fabien prit la parole :

— Moi je te demande autre chose : ton couvent, c'était bien un couvent ?

Lino était penché sur le feu de telle sorte que je ne voyais pas son visage. Il continua à souffler sur la braise.

— Je te parle, reprit Fabien.

Lino prit un temps, puis d'une voix traînante, faubourienne, qui contrastait comiquement avec son accent méridional :

— J'ai jamais entendu dire que ça soye un bordel...

Il ne fut plus question du monastère ce soir-là.

Lino parla de la guerre. Nous l'écoutions à peine. Fabien me lançait parfois un coup d'œil. Je compris qu'il était inquiet. Pourtant, le lendemain, nous n'allâmes pas à la recherche du couvent. Avec un vieux filet de pêche que lui avait donné Lino, Fabien confectionnait un hamac. Il le tendit entre deux pins et s'y balança.

— Zut pour les moines ! fit-il en riant.

— Tu avais peur hier ? lui demandai-je.

— Peur ?

Fabien me regardait avec surprise.

— Peur ? répéta-t-il. Tu n'as donc pas compris ? Et comme je secouais la tête.

— Je me suis peut-être trompé, mais tu ne te rappelles pas la carte ?

Une lueur se fit dans mon esprit. La carte, c'était celle qui, dans le bureau de mon père à la ferme, indiquait tous les pénitenciers de France.

— Explique-moi, murmurai-je.

Mais Fabien se leva.

— Pas ce soir. Je vais me coucher dans le hamac.

Je le retins. Une idée subite m'était venue : cette nuit d'été était-elle pareille là où les hommes se battaient ? Il devait y avoir des cadavres, des clameurs... Fabien m'écouta avec attention.

— Et puis après ? dit-il.

— Rien. Je me demandais seulement...

Fabien resta debout en face de moi. De son pied nu il creusait le sable devant lui. Il secoua la tête.

— Demain, si tu veux, nous irons voir ce monastère. Réveillons-nous de bonne heure. Je le regardai s'enfoncer dans la nuit.

Nous partîmes aux premières lueurs du jour. Dans les vallons, des nappes de brume traînaient. Il me semblait que, retournant en arrière, nous aurions regagné la nuit. Mais nous marchions... J'éprouvais un, sentiment cruel, voisin du désespoir. Si j'avais osé, j'aurais demandé à Fabien de rentrer. Ce fut lui qui s'arrêta :

— Si on n'y allait pas ? hasarda-t-il.

Il me regardait avec une expression de grande perplexité. Mais il continua... Nous cheminions maintenant sur un plateau aride, semé de grandes pierres grises parfois dressées comme des menhirs. Je proposai de faire halte pour manger. Comme je rompais le pain que Lino nous avait laissé la veille, Fabien, poussa un cri :

— Regarde ! Un aigle !

Son bras resta tendu longtemps. Le rapace volait à une grande hauteur, décrivant une lente spirale. Peut-être nous fixait-il du haut du ciel. Il dut reconnaître notre insignifiance et il fonça vers l'est où le soleil éblouissant nous empêcha de le suivre. Peu après nous arrivâmes en vue d'un mur de pierres sèches pareil à ceux que les bergers élèvent autour de leurs parcs à moutons. Quelques arbres morts s'élevaient à l'intérieur. En nous approchant nous vîmes que c'était un cimetière. Les tombes se montraient entre les brèches. La plupart étaient recouvertes d'une pierre grossièrement taillée qui penchait. D'autres, simples tertres de terre presque nivelés, portaient une croix noire. Nous restions muets, assez déconcertés.

C'est le cimetière des moines, dit enfin Fabien.

— Sans doute, approuvai-je.

Il se pencha pour lire les inscriptions.

— Comme c'est drôle, murmura-t-il. (Il me fixait craintivement). Comme c'est drôle, regarde : ce sont des jeunes.

Sous les noms on pouvait lire : quatorze ans, douze ans, quinze ans... Mais une autre découverte acheva de nous dérouter. Sur plusieurs croix, gravé au canif, nous distinguâmes ce mot : *Rebelle*. L'examen attentif des autres tombes nous apprit qu'en tout cinq croix portaient cette épitaphe. Fabien me saisit la main.

— Viens ! dit-il à voix basse. Partons...

En silence, nous gagnâmes les confins du plateau. Comme une terrasse il dominait la mer. À notre gauche, sur un amas de rocs, s'élevaient les ruines du couvent. Les hirondelles avaient bâti leurs nids le long des corniches. A chaque instant, elles s'élançaient comme des flèches, tournoyaient et, par le trou béant des croisées, s'engouffraient dans les cellules vides. Au-dessus de l'ogive qui marquait l'entrée, un campanile de fer forgé soutenait une cloche. Une route reliait le couvent à une crique voisine où pourrissait la carcasse enlisée d'une barque.

— Les forêts aussi sont brûlées, remarqua Fabien.

On ne voyait à perte de vue que des troncs calcinés. De loin en loin un arbre se dressait, entier. Mais déjà de jeunes pousses croissaient dans les cendres.

— Allons ! dit Fabien. Approchons-nous.

— C'était curieux ce mot rebelle, dis-je.

— Laisse donc ! s'écria-t-il avec impatience. Puis d'une voix inquiète il répéta :

— Oui, c'est drôle. Mais que faire ? Et comme s'il attendait de moi quelque démarche précise, il me regarda anxieusement.

Cependant nous arrivions au mur d'enceinte du monastère. Une lourde grille aux battants ouverts livrait passage dans la cour d'honneur. Des buissons de lentisque avaient poussé entre ses pierres. J'allais désigner à Fabien les statuettes qui nichaient des deux côtés de l'entrée quand il m'agrippa le poignet. À quelques mètres de nous, un homme considérait la façade. Fabien m'entraîna derrière un buisson. Accroupis là, nous pûmes l'examiner. Petit, mais solidement planté sur des jambes un peu torses, il portait un vêtement dont la coupe et l'étoffe rappelaient l'uniforme d'un douanier. Mais il était nu-tête quoique le soleil commençât à brûler. Ses cheveux gris, taillés en brosse, paraissaient encore drus. Il tourna la tête de notre côté et nous vîmes qu'il avait une grosse moustache blanche et que son visage offrait cette expression bourrue et butée qu'ont parfois certains retraités de la marine. Sa tenue pourtant laissait à désirer. Il y avait des taches à sa vareuse et – chose grotesque – un pan de chemise sortait de son pantalon ouvert.

— Allons-y ! dit Fabien.

À peine fûmes-nous debout que le vieux nous aperçut. Notre apparition eut sur lui un effet terrible. Après quelques instants de totale immobilité, il étendit le bras comme

pour se protéger de notre vue ; puis en proie à une folle panique, il s'enfuit vers les ruines et disparut à l'intérieur. La scène avait été si rapide que nous n'avions pas bougé lorsqu'il reparut, tenant à la main un fusil. À la vérité il n'épaula point et ne braqua même pas son arme dans notre direction. Pourquoi donc s'en était-il muni ? J'allais le lui demander lorsqu'il commença à parler :

— Avancez ! criait-il. Avancez ! Et comme nous ne bougions pas, il ajouta :

— Cette fois je ne tirerai pas...

— Il ne manquerait plus que ça ! grommela Fabien. Et s'approchant rapidement, il commanda d'une voix impérieuse :

— Lâchez ce fusil ! Jetez-le par terre ! Tout de suite !

À ma grande surprise, l'homme obéit aussitôt.

— Qui êtes-vous ? poursuivit Fabien du même ton dur et tranchant.

Je suis le gardien, répondit l'homme. Il regardait obstinément le sol à ses pieds. Son attitude humble contrastait bizarrement avec ses premières paroles. Il y eut quelques instants de silence durant lesquels j'eus l'impression que chacun de nous rêvait à autre chose.

— Eh bien, quoi ? reprit Fabien. En voilà des façons...

Mais cette fois, piqué au vif, le vieux se rebiffa. D'une voix aiguë qu'il ne parvenait plus à contenir, il commença à prononcer des mots incohérents :

— Qu'est-ce que... oui, qu'est-ce que... comment osez-vous ? Et, frappant du pied, il lança tout d'un trait :

— Pourquoi êtes-vous à moitié nus d'abord ?

Il nous fixait maintenant avec haine, mais aussi, me sembla-t-il avec une terrible impatience comme si la vie même avait dépendu de notre réponse.